

50. ETHIOPIE 2009

En Ethiopie du jeudi 10 au samedi 26 septembre 2009

Encore un pays où je ne me suis jamais rendu ! Ce voyage en petit groupe (8 personnes) nous amènera dans la vallée de l'Omo (où coule le fleuve du même nom), berceau de la civilisation.



Mais parlons un peu de l'Ethiopie... (d'après Wikipedia)

L'Éthiopie est un pays situé dans la Corne de l'Afrique, qui a été privé de son accès à la mer suite à l'indépendance de l'Érythrée en 1993. L'Éthiopie partage des frontières communes avec l'Érythrée au nord, le Soudan à l'ouest, le Kenya au sud, Djibouti au nord-est et la Somalie à l'est.

Deuxième pays d'Afrique par sa population (environ 86 millions d'habitants, la population ayant triplé en 40 ans), l'Éthiopie est le dixième pays du continent par sa superficie (1 127 127 km², soit deux fois la France). Essentiellement constitué de hauts plateaux, s'étendant de la dépression de Danakil (à -120 m) jusqu'aux sommets enneigés du mont Ras Dashan (à 4 543 m), le pays possède un environnement très diversifié traversé par six zones climatiques. La capitale Addis Abeba, située à 2 400 m d'altitude, est la quatrième capitale la plus élevée au monde.

Considérée comme le berceau de l'humanité, lieu de la découverte de Lucy, l'Éthiopie est avec le Tchad et le Kenya, l'un des pays où l'on retrouve les plus anciens hominidés, et depuis 2003, celui où ont été découverts les plus anciens spécimens d'Homo sapiens.



La civilisation éthiopienne est l'une des plus anciennes civilisations africaines avec la civilisation égyptienne. Le prophète mésopotamien Mani citait au III^e siècle le royaume d'Aksoum parmi les quatre plus importantes puissances au monde. Au sein de l'Afrique, l'Éthiopie se caractérise comme l'une des seules nations à avoir conservé sa souveraineté pendant le démantèlement de l'Afrique au XIX^e siècle.

L'Éthiopie est, après l'Arménie, la deuxième plus ancienne nation chrétienne au monde, maintenant cette tradition depuis 330. C'est parallèlement un pays ayant accueilli les premiers musulmans persécutés en Arabie et aujourd'hui l'Islam est très présent dans les régions Afar, Oromo et Somali. Harar est par ailleurs considérée, par les musulmans éthiopiens, comme une ville sainte de l'islam. On note aussi des populations juives (les Falasha) et animistes. L'Éthiopie est aujourd'hui un pays constitutionnellement laïc où toutes les croyances coexistent.

Sur le plan international, l'Éthiopie était membre de la Société des Nations en 1923, signataire de la Déclaration des Nations unies dès 1942 et un des 51 États membres fondateurs de l'ONU. Addis-Abeba est aujourd'hui le siège de l'Union Africaine dont Haïlé Selassié a été l'un des principaux promoteurs (sous le nom d'OUA), ainsi que le siège de la Commission économique pour l'Afrique (CEA).



Approfondissons tout de même un peu...

Longue histoire... (ou : qui dit que l'Afrique n'a pas d'histoire ?)

Considérée comme l'un des berceaux de l'humanité, l'Éthiopie est l'une des plus anciennes zones de peuplement humain. Les premières traces d'hominidés remontent à 3 ou 4 millions d'années. L'apparition de l'homo erectus et de l'homo sapiens dans la région se situe entre 1,7 millions et 200.000 ans avant notre ère.

Le royaume D'mt (VIII^e - IX^e siècle av. J.-C.) est généralement considéré comme la première forme organisée d'un État éthiopien auquel succèdera le premier empire important ayant régné sur le territoire éthiopien: le royaume d'Aksoum (I^{er} siècle av. J.-C. - Xe siècle) qui couvrait une partie de l'Éthiopie (nord) ainsi que de l'Érythrée actuelle. C'est alors le premier grand État connu d'Afrique, formé d'une population cosmopolite venant d'Arabie du Sud mais aussi de juifs et de grecs. Ce royaume commença à décliner au VII^e siècle, pour des raisons relativement obscures, sans doute liées à l'expansion de l'islam qui coupera l'empire du reste du monde chrétien.

Vers 990, l'Empire d'Éthiopie va alors remplacer le royaume axoumite et une renaissance débute vers le XII^e siècle sous la dynastie Zagoué qui sera renversée en 1270 par Yekouno Amlak. L'arrivée au pouvoir de ce dernier, prétendu descendant de Ménélik I^{er} (premier Roi d'Éthiopie au Xe siècle av. J.-C.), marque l'avènement de la dynastie salomonide qui régna jusqu'en 1974. Pendant plus de deux siècles, le pays connaît une relative prospérité émaillée de luttes contre les musulmans installés au nord et au sud de l'Éthiopie chrétienne.

En 1527, débute une guerre entre des forces musulmanes et l'Empire chrétien éthiopien. Après une série de victoires en faveur des troupes musulmanes soutenues par l'Empire Ottoman, l'aide apportée par le roi du Portugal au Negus Negest Lebna Denguel se révélera décisive. En effet, à l'issue de la bataille de Wayna Daga, l'armée musulmane est défaite, laissant derrière elle un pays en ruine.

En 1635, le Négus Fazilidas fait bâtir une nouvelle capitale à Gondar qui devient la nouvelle place forte du pays ainsi qu'un important centre religieux, administratif et commercial. Toutefois, les 25 dernières années du XVII^e siècle sont marquées par des conflits entre chefs de guerre locaux qui mèneront à l'effondrement progressif du royaume. L'instabilité du pouvoir continuera tout au long du XVIII^e siècle jusqu'en 1855. L'accession au trône du Negus Negest Tewodros II marque alors la fin de cette période de trouble et le début d'un processus de centralisation du pays qui s'achèvera sous Haile Selassie I^{er}. En 1889, le Negus du Choa est proclamé Negus Negest sous le nom de Ménélik II. Il signe avec les Italiens un traité délimitant la frontière entre l'Éthiopie et la colonie italienne en accordant à cette dernière la région nord de l'Éthiopie, qui deviendra plus tard l'Érythrée, ainsi qu'une partie du Tigré. Cependant, les Italiens tentèrent d'envahir le pays et Ménélik II

parvint à les repousser avec l'appui d'une armée de 100 000 hommes au cours de la bataille d'Adoua (1896) ; l'Éthiopie obtient alors la reconnaissance de sa souveraineté et de son indépendance. Outre cette victoire face au colonialisme, Ménélik II va marquer l'Histoire éthiopienne par ses conquêtes territoriales, repoussant les frontières vers le sud, l'ouest et l'est donnant ainsi au pays sa forme actuelle. Enfin, il engagera l'Éthiopie dans une phase de modernisation avec l'importation des technologies européennes, le développement des infrastructures et des changements politiques avec la création d'un Conseil de ministres. En 1913, Ménélik II décède en laissant derrière lui un pays plus vaste, en voie de modernisation et indépendant.

En 1926, Hailé Sélassié Ier, ancien gouverneur du Hararghe, devient le 256e et dernier roi de la dynastie salomonide. En 1935, les troupes fascistes de Mussolini envahissent l'Éthiopie et les forces italiennes occupent partiellement le pays jusqu'en mai 1941 (Seconde guerre italo-éthiopienne), date à laquelle Addis Abeba est libérée par la résistance éthiopienne et les troupes de l'Angleterre engagée contre l'Allemagne et l'Italie pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1950, l'ONU décide que l'ancienne colonie italienne de l'Érythrée constituera une unité autonome fédérée à l'Éthiopie. Toutefois, en 1962, l'Érythrée est annexée à l'Éthiopie et vont alors apparaître des mouvements indépendantistes. En 1963, des troubles éclatent dans la région de l'Ogaden qui demande son rattachement à la Somalie. Les années suivantes sont marquées par plusieurs guerres avec la Somalie et une guerre civile entre le gouvernement et les rebelles.

En 1974, un mouvement de révolution mène à la destitution de l'empereur Hailé Sélassié Ier qui régnait depuis 1930. Profitant de cette crise, une junte militaire (le Derg) établit un État socialiste dirigé par Mengistu Haile Mariam. Soutenu militairement par l'URSS et Cuba, Mengistu souhaitait vider le Nord de ses habitants, en raison de leur hostilité au régime. La dictature Derg plonge le pays dans la guerre civile. En 1991, après avoir subi plusieurs tentatives d'assassinat, Mengistu abandonne le pouvoir et s'enfuit du pays.



Un régime démocratique est alors institué. Une nouvelle Constitution donne des compétences accrues aux provinces, faisant de l'Éthiopie un État fédéral. Mais certains territoires de cet ancien empire aspirent progressivement à l'autodétermination. Les partis et mouvements indépendantistes se développent et connaissent un fort engouement. L'Érythrée déclare son indépendance en 1993, après des années de lutte armée. Une guerre éclate entre les deux pays de 1998 à 2000, faisant plus de 80 000 morts.

Il existe aussi des mouvements d'indépendantistes somaliens surtout dans la région de l'Ogaden. À l'intérieur de ses frontières, l'Éthiopie est également confrontée à deux rébellions armées, le Front de libération Oromo (FLO) et le Front national de libération de l'Ogaden (FNLO). Le régime actuel tente donc de consolider son pouvoir, relativement fragile, en s'opposant sur la scène internationale à l'Érythrée, qui symbolise l'ennemi extérieur, ainsi qu'aux mouvements nationalistes et/ou islamistes somaliens de peur que ces derniers n'appuient les indépendantistes de la région de l'Ogaden peuplée de somaliens qui luttent contre l'occupation éthiopienne. Les partis d'opposition dénoncent ce qu'ils considèrent comme une manœuvre dangereuse qui chercherait à créer de faux problèmes à l'étranger pour masquer ceux, bien réels, que le gouvernement ne réussirait pas à gérer (chômage, illettrisme, corruption, etc.).

Géographie...

L'Éthiopie se trouve dans la péninsule du nord-est de l'Afrique, dite corne de l'Afrique. Dépourvue de tout littoral depuis l'indépendance de l'Érythrée, elle partage ses frontières avec la Somalie, le Soudan, le Kenya, la République de Djibouti et l'Érythrée. Le pays a un plateau central dont l'altitude varie entre 1800 et 3000 mètres, avec une altitude maximale de 4620 mètres pour le Ras Dashan. Traversée par une faille séparant les plaques tectoniques somaliennes et africaines, l'Éthiopie est la région d'Afrique où l'on trouve le plus grand nombre de volcans, dont certains sont en activité. Le climat est tempéré sur le plateau et chaud sur le bas pays.

Les régions...

La Constitution de 1994 a mis en place un système fédéral reposant sur neuf régions créées sur des critères liés au peuple et à la langue (Tigré, Afar, Amhara, Oromia, Somali (connue aussi sous le nom de l'Ogaden, région qui fut le centre de guerres entre la Somalie et l'Éthiopie), Gambela, Harar, Région des nations, nationalités et peuples du Sud, Benishangul-Gumuz) et deux villes-régions (Addis-Abeba et Dire Dawa).



Economie...

Aujourd'hui, 90 % de la population active éthiopienne travaille dans le secteur agricole. Les agriculteurs des Hauts Plateaux pratiquent une agriculture vivrière et traditionnelle. Le teff, l'éleusine et l'ensete (« faux-bananier ») sont trois espèces cultivées sur les Hauts Plateaux. Elles représentent les principales productions alimentaires selon les régions. Le teff est une céréale encore méconnue, peu d'études ont été à ce jour réalisées sur ses propriétés. Mais c'est surtout le café qui occupe une place centrale dans l'économie éthiopienne : au cœur de la tradition éthiopienne, la culture du café occupe 400 000 hectares et la production totale tourne autour de 230 000 tonnes, dont plus de la moitié est consommée en Éthiopie où la tradition du café est bien ancrée. Les volumes exportés ont représenté jusqu'à 60 % de la valeur totale des marchandises exportées de l'Éthiopie.

Selon le rapport une délégation d'un groupe de parlementaires français, intitulé Pour un renforcement de la présence française dans la Corne de l'Afrique) :

« Grande puissance africaine, l'Éthiopie, malgré des réformes récentes, souffre dans le même temps d'une économie précaire et d'un état sanitaire qui ne sont manifestement pas en adéquation avec les ambitions qu'elle s'est assignée sur la scène internationale. » « Septième pays le plus pauvre de la Terre, avec un PIB par habitant inférieur à 1346 \$ (2008), l'Éthiopie, en dépit de potentialités agricoles non négligeables, est toujours confrontée au défi de la sécurité alimentaire. Son PIB a décliné de 3,8 % en 2003, avec de surcroît une inflation annuelle de près de 15 %. Elle reste très dépendante de l'assistance des bailleurs de fonds tout en étant handicapée par une dette extérieure importante (6 milliards de \$, soit près d'une année de PIB) encore aggravée par la chute des cours internationaux des produits qu'elle-même exporte (le café, notamment). » « Sur le plan des structures, quinze ans après la chute du régime collectiviste de Mengistu, l'économie éthiopienne demeure refermée sur elle-même et marquée par le poids excessif de l'État, qui s'y exerce soit directement, soit à travers tout un réseau d'entreprises publiques dont l'actuel gouvernement ne semble pas pressé de se départir (le programme des privatisations lancé par le Premier ministre, M. Melès Zenawi est quasiment figé depuis trois ans). »

Population et peuples d'Éthiopie...

La population éthiopienne est extrêmement diversifiée. Les peuples Oromo, Amhara et Tigré représentent plus des trois quarts de la population, mais il y en a tout plus de 80 peuples différents en Éthiopie, dont certains ont moins de 10 000 membres. En général, la plupart des chrétiens vivent sur les plateaux d'Éthiopie alors que les musulmans et les adeptes des religions africaines traditionnelles ont tendance à être installés dans les régions basses.

Le pays a connu une évolution croissante et régulière de sa démographie jusqu'au début des années 1980. Par la suite cette croissance s'est accélérée jusqu'à aujourd'hui avec un taux moyen de 2,3 % par an.

L'Éthiopie est composée d'une grande diversité de peuples et de traditions. Les Oromos et les Amharas, qui représentent respectivement 32,1 % et 30,2 % de la population sont démographiquement les peuples les plus importants. Parmi les autres peuples, il faut citer les Tigré, les Somalis, les Gurages, les Sidama, les Welaytas et les Afars qui à eux tous forment près de 25 % des Éthiopiens. L'ensemble de ces peuples constituent ce qu'a représenté historiquement l'Éthiopie jusqu'au XIX^{ème} siècle.

Au sud de l'Éthiopie, et plus particulièrement dans la basse vallée de l'Omo, cohabitent une multitude d'autres peuples beaucoup plus minoritaires, mais qui font partie également de l'Éthiopie actuelle.

Environ 80 langues sont parlées à travers le pays. Elles peuvent être divisées en deux familles. La première est la famille des langues afro-asiatiques : celle-ci englobe la majorité des langues du pays dont les langues sémitiques : principalement l'amharique et tigrinya. On inclut également les langues couchitiques : dont l'oromo, le somali, et l'afar. Enfin, on compte une vingtaine de langues omotiques principalement parlées dans le sud du pays. La deuxième famille est celle des langues nilo-sahariennes plutôt parlées dans le sud-ouest. L'amharique, langue nationale, qui a son propre alphabet (ce qui est unique en Afrique) est parlée par 32,7 % de la population. La deuxième langue est l'oromo, parlée par 31,7 % de la population.

Education...

Le système progresse : aujourd'hui, l'école est obligatoire et environ 50 % des enfants vont à l'école primaire. Mais seuls 22 % des garçons et 14 % des filles peuvent poursuivre dans le secondaire. L'Éthiopie compte sept universités.



Santé...

L'Éthiopien a une moyenne d'espérance de vie de 48 ans (du coup, aucun système de retraite n'est prévu, sauf pour les fonctionnaires...). Le taux de mortalité infantile est relativement élevé avec environ 10 % d'enfants décédant au moment ou juste après leur naissance. Le sida est également très répandu dans le pays.

Religion...

L'Église éthiopienne orthodoxe était Église d'État jusqu'en 1974. Selon le recensement national officiel de 2007, près de 44 % de la population serait chrétienne orthodoxe et l'islam serait pratiqué par environ 34 %, principalement dans le sud et l'est. 19 % des Éthiopiens seraient protestants et moins de 1 % catholiques. L'animisme représenterait 2,6 %. Jusque dans les années 1980, il existait une petite minorité de juifs éthiopiens, les Falashas, au nombre de 30 000 personnes environ, dont la plupart ont été volontairement déplacés par l'État d'Israël dans les années 1990.

Les heures qui passent...

En Éthiopie, le calcul des heures s'effectue au coucher du soleil. Ainsi, à six heures du matin, heure solaire locale, il est 12 heures à Addis-Abeba ; à 7 heures du soir, il est une heure à Addis-Abeba et à 5 heures de l'après-midi, il est 11 heures. Étant très près de l'équateur, la variation est minime et le jour reste constant de 6h à 18h (12h-12h pour un Éthiopien) tout au long de l'année. Le calendrier éthiopien compte 13 mois (12 mois de 30 jours et un mois de 5 ou 6 jours, selon les années bissextile).

Et mon voyage ?

Voilà ce qu'en dit le descriptif d'Explorator :

« Du pays Surma au delta du lac Turkana, nous suivons les méandres tortueux de la rivière Omo dont la descente fut la dernière énigme de l'exploration africaine. L'Omo ne fut en effet descendu pour la première fois qu'en juin 1896, après de nombreuses tentatives et d'innombrables embûches, par un officier italien. Les deux rives de l'Omo, bien qu'incluses dans deux parcs nationaux, demeurent extrêmement sauvages, abordables uniquement en embarcation. Elles traversent un véritable kaléidoscope ethnique où Surma, Dizi, Bodi, Omo Mursi, Mogudji, Karo, Nyangatom, Dassanech parlent différentes langues. Peintures des corps et coiffures les distinguent. L'Omo est aussi un des berceaux de l'humanité, où l'anthropologue Yves Coppens a découvert en 1975 les restes d'humanoïdes vieux de trois millions d'années. La rencontre des tribus les plus primitives fait de cette expédition un voyage exceptionnel dans une ambiance de premier matin du monde... »



Semaine du jeudi 10 au jeudi 17 septembre 2009 (première semaine)

Jeudi 10 : C'est le départ ! Après un voyage en TGV depuis Marseille, je rejoins à Roissy six des sept autres personnes qui composeront notre petit groupe sous l'égide d'Explorator. Le septième, Martin, nous attend déjà à Addis-Abeba, la capitale de l'Éthiopie où nous atterrissons. Première surprise : je suis de loin le plus jeune. Tous sont de grands voyageurs. Les aînés sont Jean, 79 ans, et sa femme Denise, 76. Deux autres couples se présentent, qui ont dans la soixantaine : Claude et Danny, et Marc et Martine. L'avion d'Ethiopian Airlines décolle vers 22H et j'ai la chance d'avoir trois places au fond et de pouvoir dormir plus confortablement durant ce vol de 7 heures.

Vendredi 11 : Atterrissage à Addis-Abeba vers 6H30, il fait déjà jour. Wondifraw, notre guide, un sympathique Ethiopien de 33 ans, nous accueille, ainsi que Martin, 61 ans. Gros souci à l'arrivée : Marc se fait confisquer sa grosse caméra et, malgré une heure de discussion (puis différentes formalités), ne pourra la récupérer qu'au départ, à la fin du voyage. Il fait la gueule, ça se comprend... Nous reprenons vers 11H un vol intérieur de 45 minutes pour Jimma, au sud-ouest.

C'est aujourd'hui le jour de l'an 2002 éthiopien : nous rajeunissons de 7 ans (mais pour deux semaines seulement...). C'est la fête dans notre hôtel : musique, danses et beaucoup d'enfants dans la piscine un peu crasseuse. Chambre individuelle (j'ai payé un supplément à l'inscription et aurai aussi droit à une tente individuelle durant le voyage). Déjeuner à l'hôtel et cérémonie du café (un peu longuet).

Nous visitons l'après-midi un intéressant petit musée (mais dans quel sens du bois la table est-elle coupée ?) puis les restes du palais d'Aba Jifar. Tour au petit marché, c'est vraiment l'Afrique comme je l'aime. Des enfants courent partout, sept par famille en moyenne ! Les gens sont souriants alors qu'ils vivent dans le pays le plus pauvre du monde, allez y comprendre quelque chose... Petit orage de chaleur. J'en profite pour aller chez le coiffeur, ça me coûte 5 birrs (sachant que 18 birrs = 1 euro). Le coiffeur le moins cher du monde ?

Dîner local à l'hôtel. La fête bat toujours son plein quand je vais me coucher.



Samedi 12 : Nous avons trois Toyota 4x4 (plus celle du cuisinier) et nous répartissons à trois par véhicules en sus du chauffeur. Départ à 8H30 par une piste assez bonne mais poussiéreuse pour le marché de Saka. Beaucoup de monde marche tout le long de la piste pour s'y rendre. Marché intéressant.

Pique-nique au bord de la rivière à Wishwish. Plantations de thé aux alentours. Nous repartons et faisons plusieurs arrêts, notamment pour admirer les maisons colorées d'une tribu bentchi. Une bonne averse et nous voilà au campement de Bebeka, après 250 km de piste : les tentes ont déjà été montées par le cuisinier et son aide (ce sera pratiquement tous les jours comme cela). Ce sont des tentes igloos en assez bon état et relativement spacieuses, surtout pour une seule personne. Repas bon et copieux, mais nourriture européenne.



Dimanche 13 : Très bonne nuit, nous avons un matelas, un oreiller et deux draps. Après le petit-déj, nous visitons à pied une partie de la plantation de café, la plus importante d’Ethiopie, qui s’étend autour du campement. Beaucoup d’oiseaux chantent et c’est bien agréable. Au village de Gourafarda, dégustation de café, tandis que des gens vannent le riz (tribu kafitcho et quelques femmes amara). En voiture, par la piste, nous rejoignons la vallée de l’Omo et Koie, village habité par des Me’en et des Tama. Plus tard, nous déjeunons à Dima, habité par des Agnoua, près de la rivière Suri.



Arrêt à Tirma, où a lieu un donga. Il s’agit, chez les Suri, d’une sévère bataille de bâtons entre hommes dans le but de courtiser des femmes (pas celles du groupe, celles de leur ethnie...). Les hommes sont nus, le corps décoré et certaines articulations protégées ainsi que quelquefois la tête. C’est violent, sanglant et des bâtons cassés fusent de temps en temps (il arrive qu’il y ait des morts). Les hommes ont un peu bu un peu de sorgho ou d’araki pour se donner du courage et le service d’ordre est assuré par des hommes, toujours nus, armés de kalachnikov. Spectaculaire. Les femmes s’enveloppent de tissus bleu ou violet mais gardent le torse découvert. Certaines ont des objets, genre soucoupe, dans le lobe des oreilles. Notre guide Wondi a négocié, avant le début des combats, la somme d’argent que nous devons verser pour pouvoir prendre des photos. Ce sera ainsi tout le long du voyage, on ne vole pas de photos, on les paye.

Plus tard, nous arrivons au campement de Kibish, village habité par des Suri Chaï. Les Suri (prononcer souri), proches cousins des Mursi, sont plus connus chez nous sous le nom de Surma (qui est péjoratif) et sont environ 25 000. Ils sont semi-nomades. Très grands et élancés, comme beaucoup d’hommes de la région, ils ont une belle prestance.

Bon, je me sens (et suis) crasseux, je vais prendre un bain dans un bras de rivière. Repas et ciel magnifiquement étoilé. Un peu de pluie la nuit. Mon piège à Suri n’a pas fonctionné...



Lundi 14 : Surprise : ce matin, des femmes portant un labret à la lèvre inférieure (soucoupe) et des enfants au corps nu et décoré nous attendent ! Ils voudraient bien en fait que nous les prenions en photo afin de se faire quelque argent. La photo se monnaie, ici comme ailleurs, 2 birrs pour les adultes (soit 10 centimes) et quelquefois moins pour les enfants. Un jeune garçon se balade sur des échasses. Tout est bon pour attirer le regard des touristes (quelques dizaines par an, pas plus, dans cette région).

Plus tard, des enfants se coifferont de fleurs, de fruits et de toute sorte de choses afin d’être encore plus photogéniques (et les Suri sourient). C’est certainement dans ce village que le photographe Hans Silvester a fait la plupart de ses photos. Nous assistons à la rivière à une séance de purification de jeunes adultes, puis à la fabrication des couleurs et enfin à un début de scarification sur une jeune fille (il s’agit d’entailler la peau et de faire en sorte qu’elle cicatrise en faisant des protubérances et des dessins).

A 10H15, sous un soleil de plomb, nous quittons le village à pied et marchons une heure. Pique-nique (trop tôt).



En début d'après-midi nous voici finalement à Kouroum, à 800 mètres d'altitude, village habité là aussi par des Suri Chai, où nous allons camper. Quartier libre : je vais me laver à l'abreuvoir alimenté par une source parmi les bergers adolescents, leurs zébus et leurs chèvres...
 Les tentes sont montées par les chauffeurs (malgré le dicton local : ce n'est pas parce que l'on est dans l'Omo qu'il faut monter les tentes...). Il a fait très chaud aujourd'hui mais, en soirée, l'air se rafraichit un peu.
 Après dîner, (le chat parti ?), les Suri dansent, l'ambiance est excellente, c'est beau, j'en ai les larmes aux yeux.



Mardi 15 : Lever à 5H30, démontage des tentes puis nous descendons déjeuner au village, accompagnés de femmes et d'enfants nus. Le ciel est couvert.
 Nous partons à 9H pour le marché de Doum. Nous déjeunons d'abord dans un petit restaurant. La nourriture est locale, bien entendu, et se mange avec la main droite : crêpe de pain, morceaux de viande (mouton, chèvre ou zébu), légumes et piment. Cela s'appelle l'ingera et c'est LE plat éthiopien. J'aime.
 Au petit marché se rassemblent les tribus Dizi et Ménié dont les vêtements et les coutumes diffèrent. Vers 15H, autre petit marché, à Maji.
 Nous nous arrêtons ensuite et, en marchant un peu, rejoignons Siski, village de cases habitées par des Dizi, agriculteurs et éleveurs. Plus tard, arrivée au campement d'Alika (tribu dizi), à près de 2 000 m d'altitude. Rien pour se laver : gardons notre crasse. Le coin est gardé par des vigiles (dangereux ?).
 Nous campons près de l'école rudimentaire, les toilettes sont ceux des enfants : un trou dans une hutte où nous ne pouvons rentrer qu'à quatre pattes. En plus, la porte disparaît de temps en temps, il y a des plaisantins dans le coin ! Multitude d'enfants dans les environs et aussi, malheureusement, un groupe de touristes espagnols dont nous supporterons l'exubérance et le chahut durant deux nuits.



Mercredi 16 : A pied, nous allons au village d'Alikas rencontrer le chef dizi de 81 ans, alité. Il ya trois chefs dans la région pour une population d'environ 25 000 Dizi. Nous poursuivons par la visite d'un autre village dizi, toujours composé de cases au mur de terre et au toit de chaume, puis rejoignons les voitures à 9H30. Plus tard, sur la piste poussiéreuse, les premiers bergers Nyangatom font leur apparition, à moitié nus et armés de fusil. Les Nyangatom (qui veut dire « fusil jaune » seraient 32 000, éleveurs semi-nomades, chaque famille possédant environ un millier de zébus et 2 000 moutons, chèvres ou ânes. Ennemis héréditaires des Surma, c'est le peuple le plus belliqueux de la région et même l'armée éthiopienne ont peur d'eux et les laisse tranquille. Nous rentrons vers midi dans le parc national de l'Omo (ou Moui) et apercevons sur la plaine de Sai quelques antilopes (Waterbucks et Dik-diks) et des buffles.

Des scouts (gardes armés) nous accompagnent jusqu'au campement où nous arrivons pour déjeuner. Nous sommes à 500 m d'altitude, il fait très chaud et, enfin, je peux me doucher sous une vraie douche. L'après-midi est libre. Denise, qui a fait une petite chute dimanche, a un coude très gonflé et suppurant. Elle est très fatiguée et Marc, qui est vétérinaire, lui injecte des doses de pénicilline qu'il a amenées avec lui au cas où.

A la tombée de la nuit, nous guettons les animaux sauvages près d'un point d'eau, en vain. Nous n'aurons vu ni éléphant, ni girafe. Nous allons nous coucher de bonne heure, mais les Espagnols nous ont rejoint et se font entendre. Et les gardes veillent...



Jeudi 17 : Le rugissement d'un lion me fait sursauter vers 4 heures du matin, d'où la présence des gardes qui ont aussi fait fuir un éléphant myope (qui essayait d'y voir ?). A 5H, nouveau raffut : ce sont les Espagnols qui se lèvent. Ils n'essayent pas de passer inaperçus, ceux-là. Heureusement, nos routes divergent à partir d'aujourd'hui. Du coup, nous nous levons et déjeunons à 6H30. Denise va mieux, ouf !

Départ une heure plus tard pour Nawi, un village nyangatom très beau et typique, mais je ne pourrais pas habiter dans ces cases de pailles vraiment rudimentaires. Mais c'est propre. Les femmes, habillées sommairement de tissu mais au torse à moitié nu, portent autour un grand collier enroulé des dizaines de fois autour du cou. Plus loin, après avoir aperçu quelques animaux sauvages dans la savane du parc (topis, kalaos, buffles, secretary birds...), visite de Tiriga, autre village nyangatom.

Après un trajet poussiéreux, arrivée au campement, au bord de la rivière Omo, en fin de matinée. Pour purifier l'eau boueuse de la rivière (que la population locale boit) notre cuisinier utilise une plante locale, le gouloufo). Repas, douche avec une bassine et petite sieste (ça se corse). Notre bateau est là, amarré, et quatre personnes forment l'équipage. Nous l'utiliserons durant quatre jours.



En fin d'après-midi, nous traversons la rivière pour visiter en face un village mursi, le premier que nous rencontrons. Les Mursi, environ 7 000 individus, sont une ethnie vivant de chasse, d'élevage et d'un peu d'agriculture. Belliqueux eux-aussi, les hommes vivent nus ou couverts d'une étoffe qui ne cache pas grand-chose de leurs bijoux de famille. Les femmes, quant à elles, sont vêtues de peaux de chèvre, le torse nu, sont scarifiées pour la plupart et ont souvent un labret (disque de terre cuite ou de bois) inséré dans leur lèvre inférieure (pour le porter, elles doivent arracher leurs incisives inférieures). Drôle de tradition. Pas facile pour rouler un patin ! Et quand elles enlèvent leur labret, leur lèvre pend lamentablement (personnellement, je trouve ça assez laid, mais les goûts et les couleurs...). Allez, retour au campement pour le dîner. Je me sens fatigué et me couche tôt.



[Semaine du vendredi 18 au samedi 26 septembre 2009 \(seconde et dernière semaine\)](#)

Vendredi 18 : Mal dormi, fièvre et cauchemars, lever à 6H30, pas en forme. Nous embarquons deux heures plus tard, ça va, le bateau est relativement confortable (en fait, je m'attendais à des pirogues). Deux heures de navigation sur l'Omo et arrêt pour visiter un village mursi. Je m'allonge ensuite sur un matelas près des bagages et dors, complètement KO. Je me réveille parfois et peut apercevoir sur les rives des babouins, crocodiles, colobes

et oiseaux divers. Pas de déjeuner pour moi, je dors encore. Grosse averse vers 16H, quelques trous dans la bâche laisse passer des filets d'eau (dont un juste sur ma tête). Arrivée dans le campement, isolé, en fin d'après-midi. Je ne sais pas ce qu'il se passe ensuite...

Samedi 19 : Un peu de pluie la nuit (pas étonnant que cette région soit verte...). Lever à 6H30, fatigué. J'ai de la fièvre et transpire. Heureusement la nuit a été calme, sans Espagnols, lions ou éléphants.

Départ en bateau. Arrêt au village de Cheleka, habité par des Muguji, une ethnie tranquille qui ne compte plus que 200 personnes. Les femmes portent des robes en peau de chèvre. Multitude de jeunes enfants. Nous poursuivons et le soleil apparaît. Après le pique-nique, autre village de Muguji.

Plus tard, notre navigateur Chapo revient avec un bouc (repas de ce soir ?). Puis le Margo se jette dans l'Omo, qui s'élargit alors. Nous campons juste après, près du village de Kelo peuplé de Karo, mais où vient aussi deux femmes d'ethnie hamer. Les Karo, estimés à 1500 individus, semi-nomades, vivent d'agriculture, de pêche et de chasse. Là aussi, les femmes sont vêtues de peau de chèvre. Les Hamer sont apparentés aux Karo.

Je suis toujours extrêmement fatigué, ma jambe a gonflé et est bien rouge, je ne sais pas ce que j'ai et commence un traitement antibiotique. Je prends une douche au seau près de la rivière, dîne un peu (excellent gigot de bouc) et me couche.



Dimanche 20 : Encore un peu de pluie cette nuit. Départ à 8H30. Autre village karo, Lebou, et toujours énormément d'enfants. Pourtant, chaque fois, Wondi nous explique que toutes ses peuplades sont en voie d'extinction. En fait, il semble que le gouvernement ne fait rien pour leur survie, peut-être volontairement.

Plus tard, Chapo, qui est un Karo, aide des enfants à désembourber plusieurs chèvres ; c'est en venant boire dans l'Omo qu'elles s'enfoncent dans la boue. Puis nouveaux arrêts dans deux ou trois villages karo, mais je ne m'y rends pas, je reste dans le bateau allongé et exténué.

A 16H30, mes compagnons vont visiter un autre village karo, tandis que je débarque au campement de l'autre côté du fleuve. A priori, c'est un ancien centre missionnaire. D'ailleurs ici les enfants commencent à porter des vêtements dès 7 ou 8 ans et beaucoup d'hommes ont short et tee-shirt (des besoins ont été créés, des soucis aussi, il faut de l'argent pour s'habiller).

Juste avant la nuit, durant une demi-heure, une tempête soulève une tonne de poussière et des trombes d'eau s'abattent. Le temps de rentrer dans ma tente et me voici encore pourri. Je m'endors (encore !) puis vais dîner : ragoût de chèvre, fameux. Je me sens mieux ce soir.



Lundi 21 : Les antibiotiques semblent faire quelques effets, mais ma jambe reste enflée et rouge, pleine de cloques, comme si j'avais été brûlé.

Départ pour notre dernière journée de navigation vers 8H. Sur les rives, encore quelques zébus et chèvres embourbés. J'aperçois d'autres animaux : des singes, bien sûr, mais aussi des crocodiles, qui plongent à notre passage, et des groupes de pintades, entre autres.

Vu l'état de ma jambe, Marc (le vétérinaire) m'injecte deux doses de pénicilline.

Pause déjeuner, puis visite de Cortodo, un village peuplé de Dassanetch (ou Gueleb), ethnique belliqueuse d'environ 20 000 individus, qui n'hésite pas à faire des razzias de bétail et pratique la circoncision chez les adolescents.

Vers 16H, nous visitons Omoraté, autre village Dassanetch, puis traversons la rivière pour retrouver, après quatre jours, nos chauffeurs et voitures.

Arrêt dans un bar local, coca presque frais. Adieux aux quatre hommes d'équipage qui ont été parfaits : serviables, souriants, vraiment bien. Bonne piste sur 75 km et nous arrivons à la tombée de la nuit au campement de Turmi, au bord d'une rivière asséchée (nous y resterons deux nuits). Ici il y a de vraies douches, et ça fait du bien ! Groupe de Japonais, qui seront déjà couchés à 20H... Je ne tarderai guère moi non plus.



Mardi 22 : Je me réveille tôt, après une bonne nuit. Déjeuner à 7H30. Marc me fait deux nouvelles piqûres. Ouille !

Marche de 45 minutes dans le lit de la rivière, beau paysage et soleil, puis remontée parmi les pieds d'éléphants (un bel arbuste fleuri) jusqu'à Kaské, un village Hamer.

Les Hamer, 40 000 individus, sont des semi-nomades qui vivent surtout d'élevage mais aussi d'agriculture (sorgho, millet, tabac, coton...). Les femmes y sont superbes, vêtues d'une peau de chèvre et parées de bracelets, colliers, bandeaux colorés. Leurs cheveux sont coiffés avec du beurre et de l'argile. Là aussi, des enfants en veux-tu en voilà. Village sympathique, aux cases de bois et de paille. Un jeune dromadaire est attaché à une barrière de bois.

Quant à moi, je suis toujours bien fatigué et on m'installe au sol une peau de chèvre sur laquelle je sommeille à l'ombre d'un acacia. Les voitures passent me récupérer trois quarts d'heure plus tard. La piste longe une large route en construction, financée par le gouvernement indien (l'Inde, la Chine, Taiwan et la Corée sont très présents en Ethiopie pour financer des infrastructures).

Rencontre avec des Mazé, qui sont des jeunes hommes Hamer partant chercher femme pour se marier avec une méthode un peu spéciale : ils doivent les flageller (chez nous, c'est plutôt après le mariage qu'on les bat). Nous arrivons à Dimeka vers 11H30.



Nous déjeunons d'un ketfo de chèvre, j'aime la nourriture locale. Le marché local, vraiment typique, se tient dans les rues tout autour du restaurant. On y trouve toutes sortes de choses : artisanat, labrets, tabourets, graines, argile, colliers,

bracelets de perles etc. De belles femmes Hamar arrivent de tous les coins, des hommes et enfants aussi. C'est un marché très vivant.

En milieu d'après-midi, arrêt au dispensaire où un infirmier observe ma jambe mais ne comprend pas la nature de ma maladie. Il m'injecte lui aussi deux doses de pénicilline qui fera effet durant une semaine, me dit-il. Aujourd'hui, je suis blindé ! Nous retournons au campement puis repartons vers 17H à Lojira pour voir dans ce petit village, lors d'une grande fête, les fameuses danses hamer. C'est fascinant, indescriptible, il faut le vivre et nous y sommes restés plus d'une heure. Malheureusement nous ne verrons pas la cérémonie de l'Oukouli, aucune ne se déroule dans le secteur (c'était hier). Il s'agit du rite de passage de l'adolescent à l'âge adulte : entièrement nu, devant tout le village, il doit faire un aller-retour en courant sans tomber sur le dos d'une dizaine de zébus (j'avais vu ça à la télé). Retour au campement juste avant 19H. Des Anglaises feront du bruit assez tard. Ils ne peuvent donc pas rester chez eux, tous ces étrangers ?



Mercredi 23 : Nuit agitée, mais ma jambe va mieux. Lever à 6H, il fait gris mais les oiseaux chantent.

Départ à 7H30, bonne piste, et arrêt une heure plus tard au village d'Arboré, habité par l'ethnie éponyme. Les femmes ressemblent assez aux Hamer, avec tous leurs bijoux de couleur. Les jeunes filles portent une demi-calabasse sur la tête en guise de chapeau. C'est charmant. Ça leur sert peut-être aussi de pot de chambre la nuit. Par contre, elles sont collantes, insistent pour qu'on les prenne en photo (contre rémunération, bien sûr).

Avant 10H, arrêt à Tsemaï. Chez les Tsemaï, les coutumes se perdent, notamment au niveau vestimentaire : les hommes portent slips et tee-shirts, les missionnaires ont dû passer par là.

Nous passons ensuite près de Karat-Konso, bourg de 4 000 habitants à 1 650 m d'altitude et visitons le jeune roi des Konso, qui n'a plus beaucoup de pouvoir et regrette d'avoir dû abandonner son travail et la vie d'Adis-Abeba à la mort de son père. Il a quatre enfants et est très sympa. S'appelle-t-il Domiz, je ne le saurai jamais (le roi Konso Domiz) ? Le prince héritier, d'une dizaine d'année, fait quelquefois son apparition.

Nous pique-niquons autour d'une table dans une case ouverte dans la cour du « palais », un ensemble de plusieurs cases entouré de murs en bois.



La population Konso est estimée à 300 000 individus et les couples ont une dizaine d'enfants en moyenne. Ils sont en général agriculteurs. Avant de repartir nous nous rendons au cimetière des rois, où un genre de totem est planté sur les tombes.

Plus tard, autre village konso de Fasha, avec ses maisons traditionnelles en tronc de bois et terre. Petit marché, cultures en terrasse, murs de pierres. Les femmes Konsotes sont avenantes. Un peu plus loin, au village de Gaserjio, où tout le monde est habillé, arrêt au lieu appelé New-York-Konso où l'érosion et le ravinement ont creusé des gorges de 80 m de profondeur en laissant des pics ressemblant à d'énormes termitières. C'est très beau.

Nous passons à 15H40 au village de Borana, habité par des Borana Oromo (vous arrivez à suivre, avec toutes ces ethnies ?). Mon véhicule crève un peu plus loin (je voyage le plus souvent avec Marc et sa femme Martine), tandis que les autres continuent leur route, et nous prenons du retard.

Puis nous traversons Yabelo, ville habitée par des Borana 100% musulmans, à 1400 m d'altitude. Il fait un peu frais et ça fait du bien. Cinq km plus loin, un lodge quelque peu délabré nous offre des lits, fini les tentes !



Jeudi 24 : Ah ! Dormir dans un lit ! Départ dès 7H15. Enfin le goudron... Nous remontons vers le nord et croisons d'abord un énorme troupeau de zébus et dromadaires, surveillé par des Gabra.

Plus loin, visite d'un village nomade de l'ethnie Guji, une grande famille, et les femmes sont entièrement vêtues de tissus très colorés, la tête couverte d'un tchador. Ils sont ouverts et très sympathiques. Le ciel est très gris mais des rayons de soleil apparaissent au fur et à mesure que la journée avance. Enormément de personnes marchent tout le long de la route, mais pratiquement aucune circulation automobile.

Déjeuner dans un restaurant de Dila, du mouton. A 14H, nous sommes déjà au joli lodge d'Aregash, presque neuf, à 1 800 m d'altitude. Mon bungalow au toit en bambou est immense, la salle de bain est correcte, rien à dire. C'est sobre, mais arrangé avec goût, tout est en bambou.

Il pleut durant deux heures et je ne vais pas à la petite excursion prévue (seuls Claude et Dany y sont allés et il paraît que c'était très chouette, j'ai raté quelque chose). J'en profite pour dormir, j'ai du mal à récupérer.

Bon diner-buffet au restaurant du lodge, c'est parfait, il y a même plusieurs types de vin éthiopien, nous en goutons deux, bof, petit goût de vinaigre !



Vendredi 25 : Déjà sur la route à 7H30. Photographie d'une maison Sidama, une grande case au mur extérieur décoré et au toit de chaume. Nous arrivons à 8H30 au lac d'Awasa, 129 km² à 1 675 m d'altitude. S'y tient un marché aux poissons, directement des pêcheurs aux consommateurs (ou aux revendeurs). Beaucoup de monde et activité foisonnante. Dommage que le ciel soit gris ! Dans la prairie autour se baladent des singes. Oiseaux de toutes sortes, surtout des marabouts perchés en groupe sur les branches des arbres, guettant les restes des poissons, et des pélicans, dans l'eau, que des enfants nourrissent.

A 11H nous arrivons au lac Ziway, bien plus calme. Là, les oiseaux sont rois : pélicans, hérons, aigrettes, ombrettes, ibis sacrés, canards de Guinée avec leur jolie huppe et bien d'autres.

Nous déjeunons dans un restaurant à 80 km au sud de la capitale puis continuons notre route vers Adis-Abeba.

La circulation est intense maintenant, il pleut, plusieurs accidents. Les chauffeurs de minibus, ici, sont appelés des Ben Laden et leur voiture Al Qaïda, car chaque accident fait beaucoup de morts.

15H30 : embouteillages infernaux à l'entrée d'Addis-Abeba, construite entre 2 300 et 2 600 m d'altitude et abritant près de 5 millions d'habitants. Pollution aussi, car le moteur des véhicules est souvent mal réglé. Arrêt boutiques de souvenirs, il faut bien satisfaire les femmes du groupe, n'est-ce pas ? Bon, c'est vrai, j'en profite pour faire quelques achats : deux CD et divers objets traditionnels (j'ai envie de faire un petit coin éthiopien dans mon futur appartement, je déménage dans une semaine).

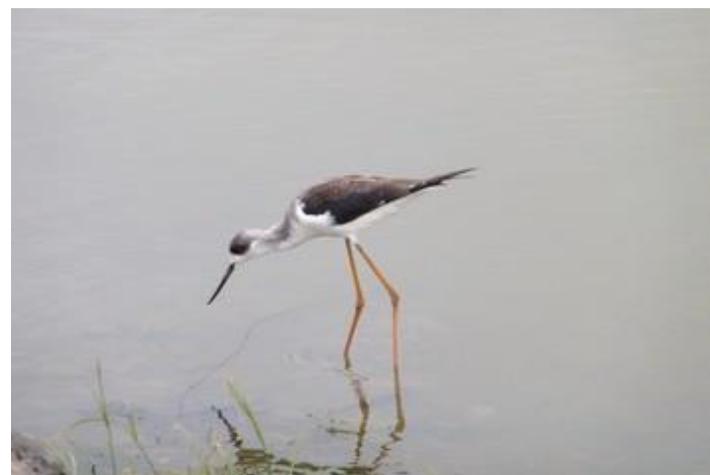
A la tombée de la nuit, nous arrivons à l'hôtel où deux chambres nous sont réservées, histoire de prendre une douche après cette longue journée (près de 400 km).



Diner-spectacle sympa dans un restaurant sur la route de l'aéroport. A 22H, nous voici à l'aéroport et nous faisons nos adieux à Wondi et aux chauffeurs. Tous les quatre ont été remarquables par leur gentillesse et leur dévouement.

Marc a pu récupérer sa caméra, mais a dû payer une somme importante pour la consigne ! Il est furieux (ce qui se comprend). Mais une autre surprise nous attend : l'avion est surbooké, plus de place. En insistant bien, comme je suis seul, j'arrive à obtenir la dernière, mais les trois couples partiront un peu plus tard par un autre vol avec un changement à Istanbul (pratique !). Quant à Martin, il a son vol sans problème, différent du nôtre.

Mon avion décolle à minuit et je suis tout au fond de l'avion.



Samedi 26 : Sauté le diner, pas faim, je préférais dormir, ce que j'ai fait durant quatre ou cinq heures. Sept heures et demie de vol et atterrissage à Roissy à 6H30. Mon sac à dos arrive aussi, au bout de 50 minutes (l'efficacité française...). Je ne suis pas dépaysé ici, pratiquement tout le personnel de l'aéroport est noir. Bon, je vais passer le week-end chez des amis à Rueil-Malmaison avant de rentrer à Marseille en TGV lundi matin.

Ce séjour en Ethiopie m'a beaucoup plu, même si j'ai raté quelques petites excursions à cause de ma jambe (mais peu, finalement). Le groupe était sympa et toute l'équipe qui nous entourait aussi. Pas de problèmes majeurs, l'organisation d'Explorator et de l'agence réceptive locale était quasi-parfaite, d'autant plus qu'il s'agissait d'un circuit quelque peu difficile. Bien sûr, je devrai retourner en Ethiopie, je n'en ai vu qu'une toute petite partie et ce pays est fascinant.



-- FIN --